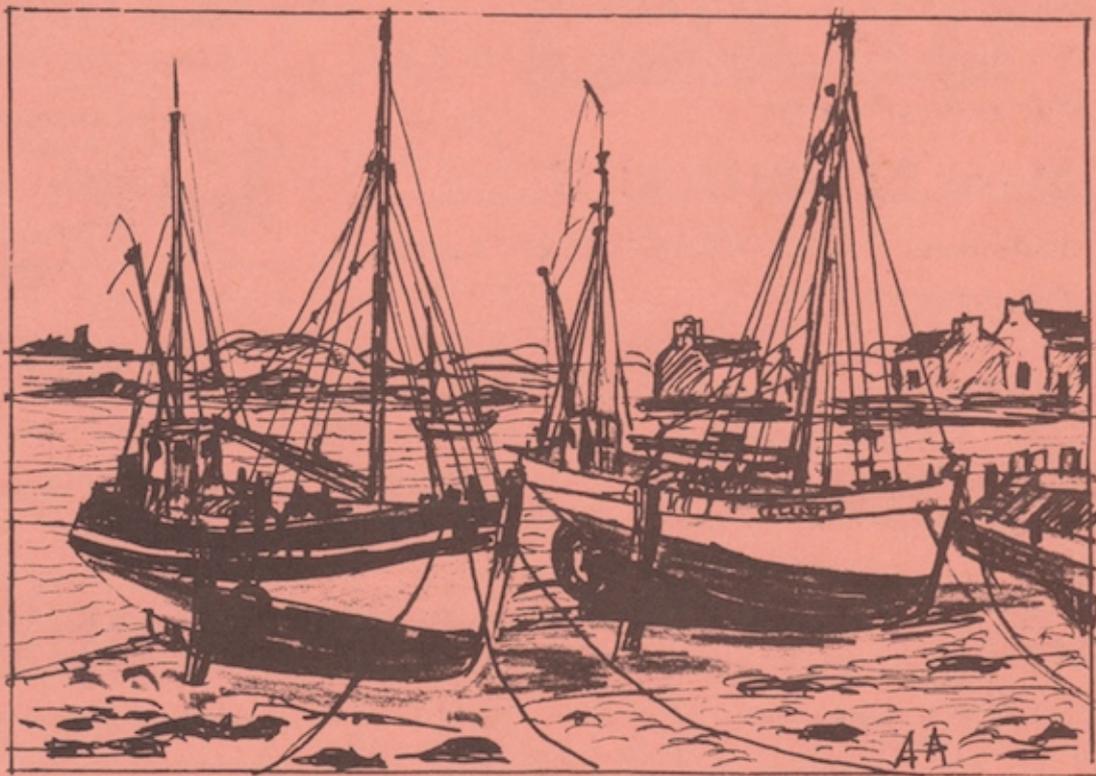
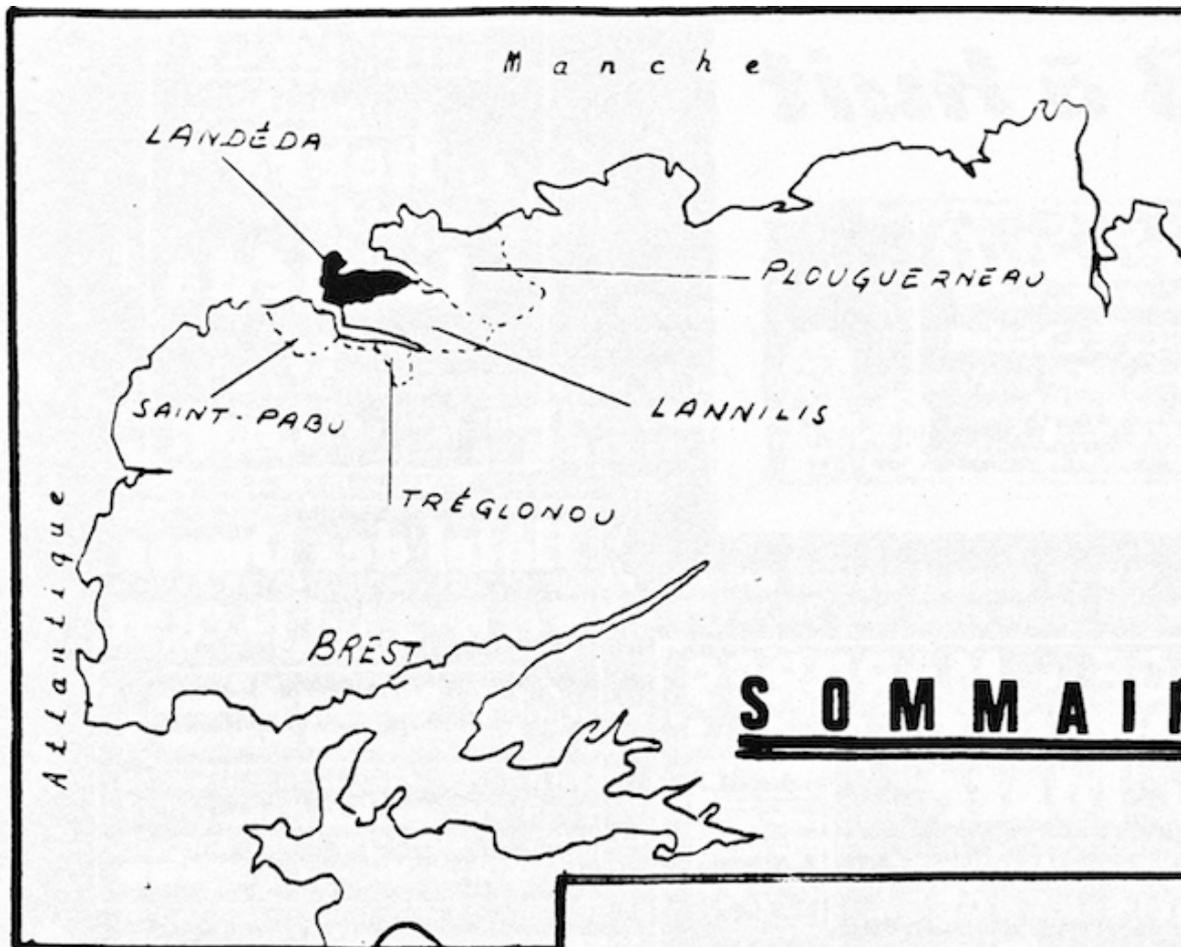


Les cahiers de Landeda



AMICALE CULTURELLE
DE LANDEDA

MARS 1987
N° 13
15 francs



SOMMAIRE

les cahiers
de
landéda

-Sommaire.....	1
-L'Aber-Wrac'h.....	3
- Voyages à Brest	8
-L'Aber-Benoît.....	12
-La Vallée des Moulins.....	18
-Une épidémie de variole à Landéda	20
-Landéda sous la monarchie	
de Juillet	24
-Poésie.....	27
-Contes d'enfants.....	29
-Vous reconnaîtrez-vous.....	30
-Jumelage "AMMERSCHWIHR- LANDEDA" ..	30
-Activités de l'Amicale'	31
-Publicité.....	2,28,32
	couverture



No 13

MARS 1987

L'Aber Wrach

C'est le plus septentrional et le plus important des Abers de la côte. Comme tous les "rias" que l'on trouve sur la rive nord de l'ESPAGNE, au Pays de GALLES, au Sud Ouest de l'IRLANDE, etc... Il est le résultat d'un lent affaissement du sol ayant provoqué la submersion de la vallée par la mer.

Ces estuaires, où la marée remonte parfois jusqu'à 20 km sont également désignés en GRANDE BRETAGNE par cette même dénomination: Aber (ABERDEEN) .

L'ABER-WRAC'H signifierait dit-on Aber de la Fée, de la sorcière. Il y aurait de quoi exciter bien des imaginations. En vérité, et plus prosaïquement, l'ABER-WRAC'H (que les bretonnants prononcent ABER-AC'H) serait l'Aber du Pays d'AC'H. Ce pagus Achmensis, ancien archidiaconé dont on situe le Chef Lieu aux alentours du promontoire de Castel Ac'h en Lilia, face à l'île Vierge. Le flot remonte sa vallée sinueuse jusqu'au Diouris, à 12 km. de la mer. Ensuite, l'ABER-WRAC'H n'est plus qu'un ruisseau qui serpente à travers les prairies.

A hauteur des lieux dits Bourrac'h en PLOUGUERNEAU et Cameleut(1) en LANDEDA, l'Aber s'évase et forme un magnifique plan d'eau qu'enserment les terres de ces deux communes . Au large l'île de Croix et sa chaussée, l'énorme plateau rocheux du Libenter, ceux de la Pendante, de la Malouine, l'île de Stagadon , ex-propriété du peintre Bernard BUFFET, les imposantes roches environnant l'île Vierge constituent la plus efficace des digues naturelles contre laquelle viennent se briser les houles puissantes de l'Atlantique .

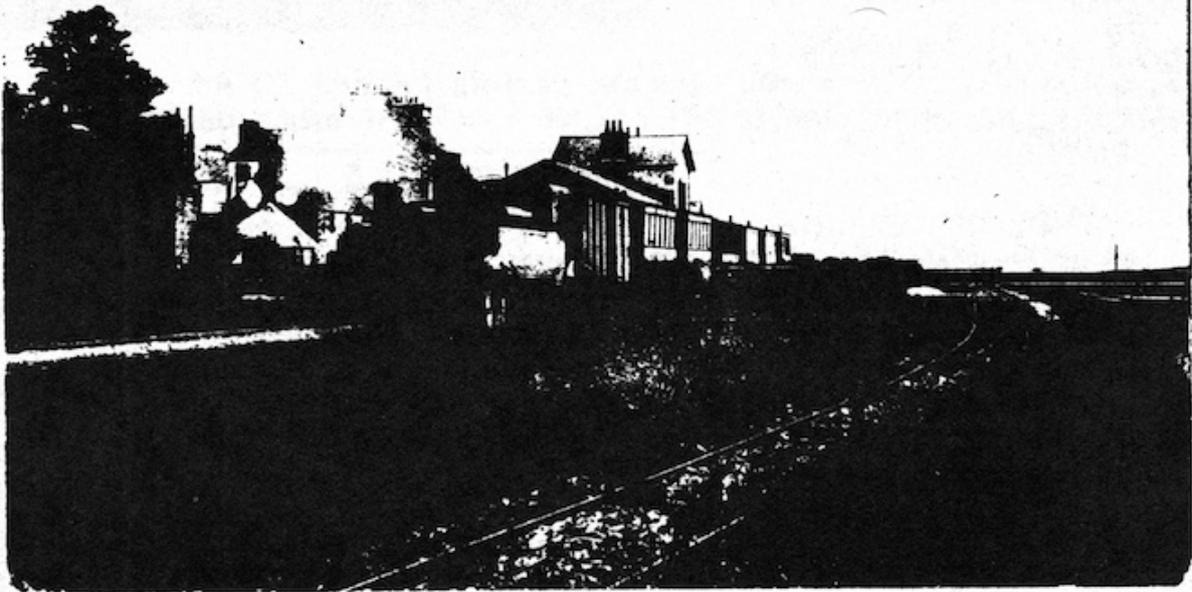
A maintes reprises, alors que le sourd grondement des brisants et la barre d'écume qui se forme au large ne laissent aucun doute sur l'état de la mer hors des passes, il arrive qu'à marée haute, l'estuaire prenne une apparence de lac où se mirent, dans une eau calme, les blanches maisons de ses caps, les nappes d'ajoncs dorés de ses îles, les coques immobiles des bateaux à l'ancre ou les claires voilures des dériveurs légers. La tenue y est excellente. Un ponton d'accostage de 80 mètres ainsi qu'une cinquantaine de corps morts permettent l'amarrage des bateaux .

L'ancien bassin à l'est de la cale a été modifié. Un remblai important a permis de gagner sur l'estuaire une appréciable surface au profit des écoles de voile qui attirent, tout l'été, de nombreux touristes amoureux de la mer .

(1) Crosse d'Evêque . En effet, la rivière forme à cet endroit un coude qui rappelle la forme de cet attribut épiscopal.

Déjà, avant 1900, la Compagnie des Chemins de Fer départementaux avait, pour édifier la gare (siège actuel du Centre Nautique) comblé une première partie de ce même bassin, faisant disparaître une jolie plage qu'un muret séparait de la route actuelle.

983. L'Aber-Wrach (Finistère). — La Gare



L'été, les yachts de toutes nationalités se succèdent dans la rade. Les Anglais, toutefois, sont les plus nombreux ; l'ABER-WRAC'H se trouve être souvent la première escale après leur départ d'ANGLETERRE ou la dernière étape avant qu'ils n'aillent retrouver avec le "stout" de leurs "pubs" la nostalgie de notre muscadet ou de notre rouge 12° .

Par tempête de Noroît, surtout si le vent s'oppose au courant, il règne dans l'estuaire une mer hachée, un "clapot" fort désagréable pour les unités de faible tonnage. Dès lors, beaucoup de plaisanciers lèvent l'ancre et remontent l'Aber jusqu'au petit port de Paluden à 4 km en amont . En s'engageant dans la vallée aux allures de fjord, ils découvrent l'anse de la "Melpomène" du nom de cette frégate, un des derniers grands voiliers de notre "Royale" qui, devenu poste de ravitaillement des torpilleurs, y séjourna jusqu'en 1921. Un autre voilier désaffecté l'"Obligado" avait à ce poste, précédé la "Melpomène".

Progressant entre les pentes boisées de Lesmel en PLOUGUERNEAU, et celles de LANDEDA qui sont plus austères, ils découvrent à tribord, l'Anse du "Moulin de l'Enfer", nom peu rassurant qui désigne pourtant ce charmant vallon où s'élève toujours une bâtisse, unique vestige de l'usine marémotrice dont elle devait abriter les machines. Cette usine, ancêtre de l'actuelle usine de la Rance, vit ses travaux arrêtés en 1927 pour manque de crédits. Le barrage prévu devait s'élever en face du Moulin de l'Enfer après décision de Monsieur l'Ingénieur WOLF qui avait dirigé les sondages.

Un coude brusque, la tourelle de Beg An Toul (1) et voici le petit port de Paluden, Bel Abri, le bien nommé. Il faut avoir affronté les rafales de Suroît ou de Nordet dans le Chenal du Four ou aux abords de l'île Vierge, retrouvé non sans mal, l'alignement de l'entrée entre deux "grains", subi au passage le ressac des brisants dans les passes pour réaliser l'égoïste bonheur du navigateur fourbu et transi qui atteint enfin ce véritable nid où la tempête ne se manifeste que par le hurlement du vent dans les arbres, la course éperdue des nuages et les risées folles qui font doucement jouer le bateau sur son ancre.

Louis LE GUENNEC rapporte que le Chatelain de Lesmel (2) un certain Olivier MAZEAS, contrôlait déjà au XV^{ème} siècle les entrées et sorties des navires de l'ABER-WRAC'H qui devaient lui verser des redevances de péage. Les caravelles de l'époque, entre autres, la "MARIE DE SAINT ANTOINE" et la "MARGUERITE" armées dans ce port y apportaient pour les gentilshommes des alentours, pour les paysans aisés, pour les tavernières de l'endroit, vin de Bordeaux ou sel de La Rochelle, cependant que le fret de sortie consistait en bétail, toile, viande salée, avoine, poissons secs, gruau...etc...

Ce fut aussi, pour les voiliers de jadis, un port de relâche renommé, connu tant des bateaux de guerre que de ceux de commerce, et le vieux fort Cézon, qui depuis plus de trois siècles monte à l'entrée sa garde vigilante, a vu passer sous ses murailles quantité de navires de toutes formes et de tous tonnages.

Ma Grand Mère déclarait avoir observé, à la fin du siècle dernier de véritables forêts de mâts dans le port. On comptait parfois de 100 à 150 unités au mouillage.

Par vents contraires, par temps menaçant, ils se présentaient en véritable flottilles, les habitués en tête, les autres suivant et mouillaient à l'abri, attendant les vents favorables ou l'accalmie.

Ils se retrouvaient tous, ces "écraseurs de crabes" évoqués par le Commandant LACROIX ; les lougres, les chasse-marée à la triple mâture penchée en arrière, les bricks à phares carrés, les goëlettes à hunier, les dundees au long mât de flèche et parfois d'élégants trois-mâts à voiles latines, impeccablement tenus, rapportant des pays nordiques des chargements de bois et qu'il fallait, par temps calme, avec l'aide du flux, remorquer à la rame jusqu'à Paluden, port de LANNILIS.

Ils ont tous rejoint au magasin des souvenirs les naves, galions, trois-mâts long courriers et bateaux à roues d'antan. Les caboteurs chargés de poteaux de mine, de marbre, de sel ou de "chaux en baril" étaient abandonnés à leur splendide isolement cependant qu'une cour fort intéressée entourait ceux qui, dans leurs flancs pansus, recélaient cognac de Charente, tafia, rhum des Antilles ou vins de Bordeaux.

Le chenal ne suffisait pas à recevoir toute cette flottille, aussi fallait-il que de nombreux bateaux se résolvent à l'échouage (ils en avaient d'ailleurs l'habitude) sur les vasières avoisinantes, y laissant les traces de leurs quilles, leurs "souilles" comme disent les marins.

(1) Bel An Toul - "La pointe du trou"

(2) Le château de Lesmel, point culminant de toute la commune est situé en PLOUGUERNEAU. Il domine l'estuaire de l'ABER WRAC'H construit en 1727, il était la propriété du regretté Vicomte Maurice De POULPIQUET.

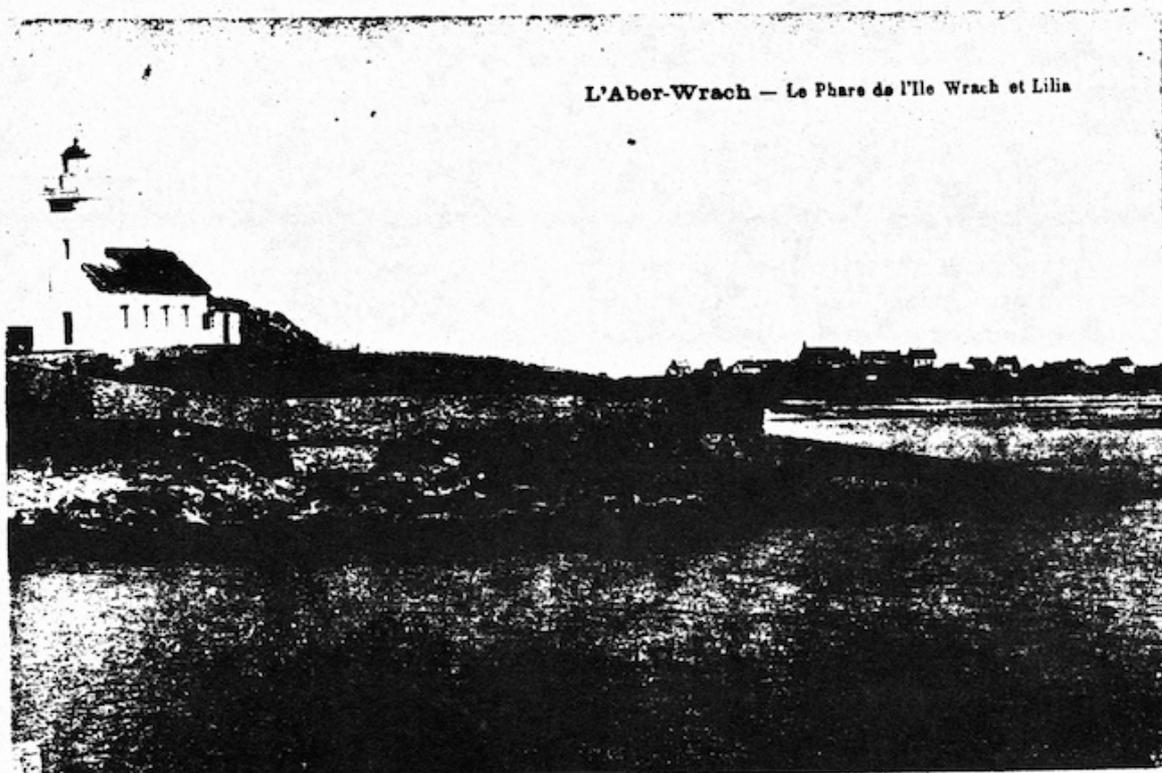
Les trous (Toul al Listri : trous de bateaux) subsistèrent fort longtemps. C'étaient là de véritables viviers à crevettes, en un temps où un herbier vivace et fourni faisait de ces vasières de véritables prairies marines. Pour une cause mystérieuse, brusquement, cet herbier a disparu vers 1930 et n'a plus subsisté qu'une vaste étendue grisâtre que quadrillent à présent les clôtures de nombreux parcs à huîtres aménagés sur les deux rives.

Il a fallu attendre la fin du XIX^{ème} siècle pour que soit réalisé le balisage de ce "havre d'ABER-WRAC'H" (Au gré de la fantaisie des écrivains ou des cartographes , ABER-WRAC'H devient ABER-GRAC'H, ABERAC, OBERAC, etc...) fréquenté depuis si longtemps. N'y trouve-t-on pas un "Beg an Normand" (pointe des Normands) dont le nom évoque un peu désirable débarquement viking au X^{ème} siècle ?.

C'est en effet, sous le Second Empire , que furent construites les tourelles, élevés les phares qui permettent encore aujourd'hui d'éviter les dangers des passes.

Une tentative de balisage avait été réalisée en 1769 sous le règne de LOUIS XV. Il s'agissait d'une pyramide, détruite en 1791, portant, gravée, une inscription en latin : "Regnante Ludovic XV N.D.D. duce de PRASLIN GALLICE res maritimas administrante, D.J.R. de ROQUEFEUILLE militae Brestensis et régis classis proefectus, et D.S. de CLUGNY, regis aconcilies et libellis supplicibus jure nec non arario maritimo in Armorica proefectus, hanc pyramidis molem, portum navigantibus indicatem, erigi jusserient curis D. de KERGUÉLEN, inter regis navirem duces A.D. 1769".

Plus tard, vers 1830, une tourelle en maçonnerie sur l'île Wrac'h donnait de jour, avec le clocher de PLOUGUERNEAU, l'alignement du grand chenal. Il fallut la remplacer par une charpente de bois, amer plus important, donc plus visible du large (1842). Cette lourde charpente, construite à LANDERNEAU, fut acheminée par charrettes, puis, par chaloupes jusqu'à pied d'oeuvre, ce qui dut, eu égard à l'état des chemins de l'époque, constituer un véritable exploit.



A l'instigation de Monsieur BEAUTEMPS-BEAUPRE, Ingénieur hydrographe de la Marine, on procéda à la mise en place d'un fanal sur l'amer aval de l'île Wrac'h et d'un second fanal sur la deuxième galerie du clocher de PLOUGUERNEAU, à condition que les "Ponts et Chaussées" prennent à leur charge l'entretien du clocher, que le fanal "ne gêne pas le mouvement des cloches" et que le responsable du feu habite le bourg de PLOUGUERNEAU.

Monsieur LE PORT, Ingénieur en chef de QUIMPER et Monsieur LE HELLOCO, Ingénieur en Chef d'Arrondissement à LANDERNEAU, entreprirent les études nécessaires à la réalisation de ce projet qui devait prendre corps en 1849. Au grand mécontentement de nos deux ingénieurs finistériens, les services parisiens des Ponts et Chaussées par la voix de Monsieur l'Ingénieur RAYNAUD, attaché au service des Phares à PARIS, déclarèrent laisser au clocher de PLOUGUERNEAU sa destination initiale et faire construire un véritable phare au lieu dit "Lanvaon" à 3 km environ en aval du bourg, sur la route de Lilia à PLOUGUERNEAU. En 1869, le phare de Lanvaon entra en service.

L'alignement "île Wrac'h - Lanvaon" assurait de nuit l'entrée dans le grand chenal jusqu'à la roche dite du "Petit Pot de Beurre" sans qu'il soit possible d'atteindre ensuite les mouillages du port. Sur les instances de la Marine Nationale, Monsieur LE GRAND, Sous-Secrétaire d'Etat aux Travaux Publics décréta qu'il soit disposé deux "feux" permettant l'entrée de nuit jusqu'au mouillage officiel des navires de guerre. Monsieur LE TENDRE, en date du 10 JANVIER 1847, les baptisa respectivement "feu de Saint Antoine" en amont, et "feu de la Palue" en aval. Par actes du 24 SEPTEMBRE 1846, Monsieur LE BIHANNIC de Tromenec céda le terrain nécessaire à l'édification du phare de Saint-Antoine cependant que Monsieur François DEUN consentait à vendre le terrain de la Palue.

En 1909, des lanternes aux lentilles plus puissantes remplacèrent ces fanaux à huile et, en 1932, Monsieur CAVENEL étant Ingénieur en Chef des Phares et Balises procéda à l'électrification de ces deux phares.

1858, date du passage à BREST de l'empereur NAPOLEON III et de l'Impératrice EUGENIE, est aussi l'année où furent entrepris à l'ABER-WRAC'H, les travaux de balisage et la construction des diverses tourelles signalant les roches dangereuses : les Pots de Beurre, le Breac'h Ver (le bras court), les deux tourelles des Moines (face au vieux couvent des Anges) et du Touris et enfin, à Paluden, Beg an Toul. Trois ans auparavant, en 1855, avait été inaugurée la cale de l'ABER-WRAC'H.

Vingt ans plus tard, il fallut reconstruire ou rénover ces tourelles. Les problèmes de marée obligeaient les ouvriers à ne pas respecter le repos dominical et il fallut (signe des temps !) que Monsieur FLORENT, conducteur des travaux, présentât à Monsieur le Recteur de LANDEDA, une autorisation préfectorale autorisant ses hommes à travailler le dimanche.

Depuis, phares et balises ont vaillamment résisté aux assauts de la mer et du temps. Les caboteurs, les pêcheurs d'aujourd'hui sont motorisés. Seuls les yachts de toutes tailles continuent à perpétuer le souvenir de la magnifique épopée de la voile (1).

L'hiver, le port de l'ABER WRAC'H est désert et bien calme. Non sans mélancolie, devant ce magnifique plan d'eau sans vie, on se prend à évoquer la joyeuse animation d'antan, l'incessant va-et-vient des annexes de la cale aux navires, les matelots désœuvrés accoudés au mur du quai, les capitaines à favoris se rendant à la "Marine" (2) et enfin, l'ambiance bruyante et enfumée des cabarets du port où trônaient, devant leurs tonnelets à robinets, les tenancières dispensatrices de cette "eau de vie" dans laquelle ces hommes rudes pensaient trouver l'oubli des soucis et des fatigues de leur rude métier.

(1) En Juillet 1975, 897 croiseurs ont fréquenté le port (Mr De GAUDEMONT)

(2) Les marins désignent ainsi le bureau des Affaires Maritimes.

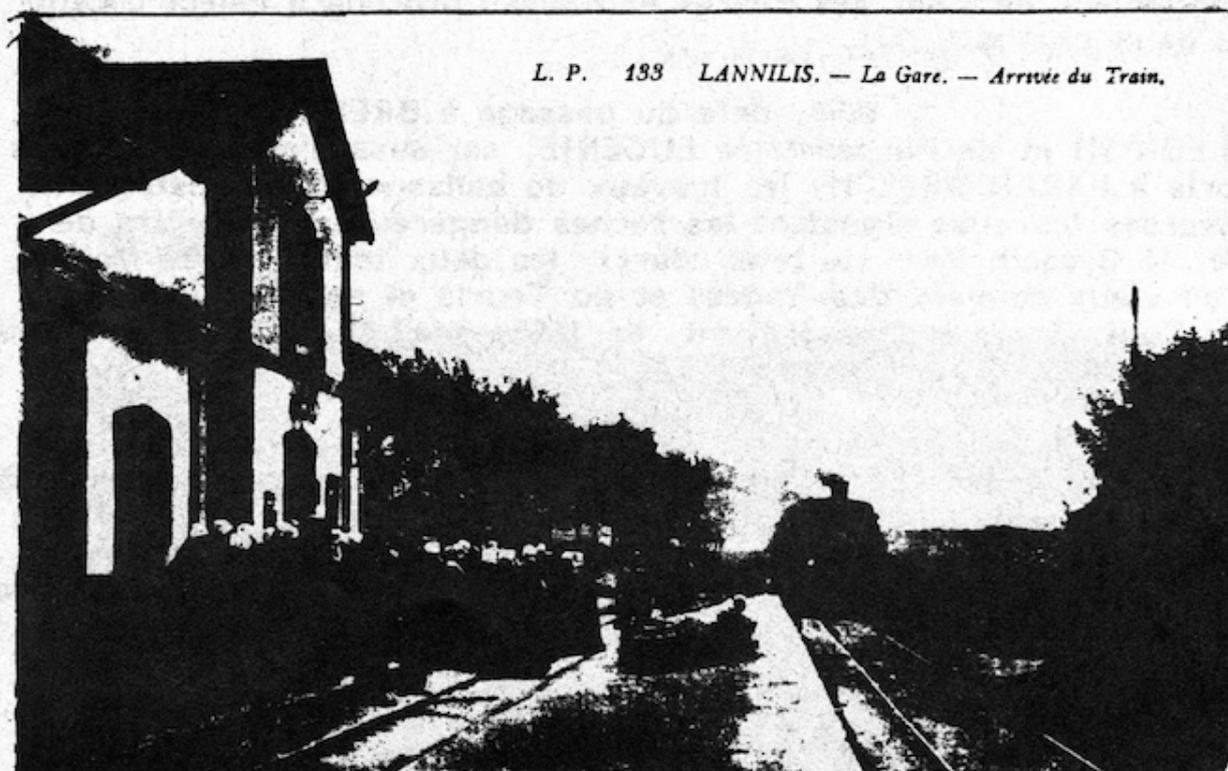
Source : Ogée, Archives des Ponts et Chaussées

Renseignements dus à l'extrême obligeance de Monsieur OLIVIER, Adjoint Technique des Ponts et Chaussées, et du Capitaine BIHANNIC, Commandant le Baliseur "GEORGES JOLY".

G. MENUT

VOYAGES A BREST

(J'avais une dizaine d'années)



Déjà la veille du départ, notre père avait décidé lequel d'entre mon frère Pierre et moi devait l'accompagner à BREST. Le choix étant fixé, il préparait le travail du lendemain pour les ouvriers, ce qui le faisait se coucher assez tard. De même, il avait arrêté la liste des fournisseurs à voir, des commissions à faire, mis de côté son pied à coulisse pliant sur lequel était enroulé son centimètre en toile cirée, les tranchets à affûter, etc...

Si c'était moi qui devais participer au voyage, je faisais ma grande toilette et me couchais avec la ferme intention de me réveiller à l'heure voulue.

Le lendemain matin, qui était généralement un jeudi, sur le coup de cinq heures et demie, notre père me réveillait, inutile de dire que je sautais immédiatement de mon lit et après mes ablutions, m'être revêtu de mon costume des dimanches, je descendais à la cuisine où déjà mon père avait préparé le petit déjeuner, ma mère ne se levant que pour assister à notre départ, mais le café passait difficilement à cause de l'émotion que provoquait ce voyage.

Enfin, vers sept heures après une dernière inspection de mon père à l'atelier, nous prenions le chemin de la gare.

Même en été, l'air du matin était vif, l'heure solaire n'ayant été modifiée qu'en Juin 1916.

Le soleil commençait à apparaître à l'horizon du côté de LESNEVEN. Arrivés à la gare où déjà des voyageurs attendaient eux aussi le train, mon père prenait les billets et bavardait un instant avec Madame BRIAND, chef de gare ; j'étais impatient d'aller sur le quai.

Le sifflet du train que l'on entendait au loin nous situait sa position, quelques minutes encore et l'on voyait la fumée par dessus les talus d'ajonc, puis empanachée de vapeur, la locomotive déboulait, en sifflant, au passage à niveau de la route de LESNEVEN. Encore quelques mètres à parcourir et le train s'arrêtait à quai dans un fusement d'air comprimé.

Je prenais place, de préférence, dans une voiture ayant une passerelle centrale. Les menus paquets, rangés dans le porte-bagages, je revenais sur la passerelle voir la cohue des voyageurs monter, et les employés charger les colis et bagages. Presque toujours, il y avait des manoeuvres, des wagons à prendre ou à laisser, ce qui prenait au moins de dix à quinze minutes.

Enfin le départ !... et à travers la campagne léonaise, le petit train, roulant et ahanant à trente kilomètres à l'heure, laissait filer sa quenouille de fumée et de vapeur, sur les talus d'ajoncs, de noisetiers et de chênes qui bordaient la voie.

PLABENNEC atteint en une demi-heure ressemblait à une gare de grand réseau, avec ses aiguillages et ses pompes à eau, ses voies de garage. Les manoeuvres interminables ou l'attente du train de SAINT-POL-DE-LEON excitaient mon impatience.

GOUESNOU, le RUFA, et LAMBEZELLEC.

Le passage sur le viaduc métallique à l'armature si fragile me donnait le frisson.

Au passage à niveau de LAMBEZELLEC Ville, le tramway électrique attendait souvent notre passage, avec une longue file de voitures de laitières allant livrer leur marchandise à BREST.

Déjà les voyageurs s'apprêtaient pour l'arrivée, des marins rentrant de permission ajustaient leurs col et cravate, en parlant le dur langage de Léonard où il était question de "bourz" (bord).

Les douves passées et bientôt l'avenue de l'Amiral REVEILLERE apparaissait derrière la grille qui la séparait de la voie et c'était l'arrêt, la bousculade de la descente. Nous donnions notre billet au chef de gare LAGADEC, à la figure vermillonnée, et dont le vin blanc était je pense pour quelque chose.

Par l'avenue REVEILLERE, nous gagnions le centre de la ville par la porte Foix. A cette heure, la foule des civils, d'officiers de marine, se dirigeant tous dans le même sens, gagnaient leurs ateliers et leurs bureaux.

La rue de la Mairie, le square LaTour-d'Auvergne, avec ses guirlandes de rosiers grimpants et sa statue en bronze de Choquet de Lindu et sa mandchoue.

Dans l'air matinal flottait une odeur de mer, de produits pharmaceutiques et de parfums qu'on n'était pas habitué à respirer à LANNILIS.

Autour des halles, régnait une activité fébrile, des maraîchers de PLOUGASTEL, en tenue originale, déchargeaient de leurs voitures, des cageots de fraises et de petits pois.

Les marchands de poissons s'interpellaient en breton de LEON, un vendeur habillé d'un costume de toile rouge déteint, une caisse plate sur la tête, criait à plein gosier : "Oh ! les maquereaux frais, les maquereaux".

Nous commençons invariablement les courses par la maison RIVIERE, rue Kéravel, près de l'Eglise ST-Louis. Mon père avait pour un moment à passer les commandes que nous devions reprendre le soir. Ensuite chez MARFILLE et chez BOULBARD porter les tranchets à repasser.

La rue de Siam, très étroite, était encore encombrée par une ligne de tramway et il fallait se garer à tout moment pour éviter de se faire écraser.

J'admirais en passant les vitrines des libraires et les pâtisseries, plaisirs de l'esprit et du goût, dont les étalages étaient si tentants. Très souvent, nous allions jusqu'au grand pont tournant et c'était un plaisir pour moi de voir l'activité du port de guerre, surtout vu de haut. Des vedettes à vapeur ou canots automobiles sillonnaient les eaux sales de la PENFELD, toutes moirées par les huiles. Le Pont GUEYDON, avec son débarcadère de marins permissionnaires. A droite de la grande grue, la tour de l'Horloge, les bassins où se trouvaient des torpilleurs, à gauche, le château dressant ses murailles à pic sur l'embouchure du port et les mâts du sémaphore qui dominaient le tout.

Ce n'était qu'une cacophonie de bruits ; celui de marteaux à river, des treuils de grues de toute la gamme, des sirènes de bateaux.

A midi, nous nous dirigeons vers le restaurant, soit la "Coquerie Brestoïse" rue de la mairie, soit par la suite chez "Quintin" rue Louis Pasteur, et en dernier lieu au "Régina" rue d'Aiguillon.

Lorsque le temps le permettait, et selon la saison, mon père allait visiter la roseraie "Le Borgne", derrière le cimetière de KERFAUTRAS en LAMBEZELLEC. Cette visite ne m'intéressait pas beaucoup et j'avais bien hâte

.../...

de m'en aller. Je lui demandais de me conduire au Boulevard GAMBETTA, voir le dépôt de locomotives et la gare. Je restais là un moment, contemplant les machines fumantes, admirant leurs formes, leurs grandeurs, m'enivrant de l'odeur de leur fumée grasse, et quand je voyais un train partir dans la direction de PARIS, j'aurais voulu le prendre .

Nous revenions retirer les colis chez les fournisseurs, et j'avais, le cœur serré de quitter ce lieu si merveilleux pour moi. Il était de coutume d'aller vers 16 Heures manger quelques couples de crêpes dans certaines crêperies de la rue Ambroise THOMAS. Je dégustais celles de sarrasin toutes grasses de beurre, en buvant du cidre, mon père avec du lait "ribot".

Plus tard, c'était dans l'arrière salle de la "dégustation" chez Bourrioux, rue Emile ZOLA, que nous allions prendre un bon café filtre en mangeant des "pommés" tout chauds, quel délice de humer l'odeur du moka, bouillant doucement dans un immense percolateur chromé. Souvent, nous nous arrêtions devant le kiosque à musique de la place WILSON, anciennement "champ de bataille" (?) et nous écoutions quelques morceaux joués par la musique des équipages de la Flotte. Encore certaines courses chez les fournisseurs, et nous reprenions le chemin de la gare.

Nous rencontrions dans le hall, des visages connus de LANNILIS, journaux et revues, en particulier la "Science et la Vie" et le "Canard Enchaîné".

Lorsqu'on annonçait le train pour l'ABERWRAC'H, c'était la cohue pour qui aurait une bonne place dans une voiture. La mienne jusqu'au départ du train était sur la plate-forme. Je lançais de temps en temps un regard vers la grande gare qui était le prolongement de celle de la "Compagnie départementale des Chemins de fer", regard chargé de regrets et de nostalgie surtout lorsque j'entendais le sifflet aigu des locomotives... "porte ouverte sur le monde". Le départ m'arrachait à ces méditations mélancoliques et lorsqu'on avait franchi l'avenue de la gare, le train s'engageait dans les douves qu'il suivait jusqu'au delà du Fort des Fédérés. Avant de s'engager sous le tunnel de la place Anatole France (anciennement place des portes), le mécanicien actionnait ses purgeurs, sans doute pour épater les badauds qui se penchaient au garde-corps pour nous voir passer . On peut dire que jusqu'à "RUFA" c'était l'atmosphère de la ville qu'on respirait encore, mais passé l'étang du TROMEUR, c'était déjà la tranquillité campagnarde. Ce qui m'intriguait toujours c'était le déversoir de l'étang près de la vanne de trop plein, ce trou humide, moussu et tout tapissé de fougères mâles.

Rarement, durant le voyage, je me tenais à l'intérieur, ma place favorite étant la plate-forme. Ah ! Quelle griserie de se pencher au dehors et de sentir le vent vous fouetter le visage. Dans les virages on voyait le corps penché du mécanicien, observant la voie .

Lorsqu'il pleuvait, c'était encore le charme de voir la pluie couler le long des vitres et la quiétude de se sentir à l'abri. Mon père bavardait souvent avec d'autres voyageurs qu'il connaissait et l'atmosphère de la voiture était presque irrespirable par la tabagie qui y régnait. Le trajet était parcouru sans ennui, et , quand vers 19 H 15 le train arrivait en gare de LANNILIS, j'aurais voulu que cela se prolongeât encore plus longtemps.

Presque toujours Pierre et Henri venaient à notre rencontre pour porter les paquets, mais quel interrogatoire sur le voyage ! Il fallait raconter en détail toutes les péripéties de la journée.

A la maison , pendant le dîner, cela se prolongeait encore et il fallait y mettre fin pour aller se coucher, l'esprit rempli de la merveilleuse journée que je venais de vivre.

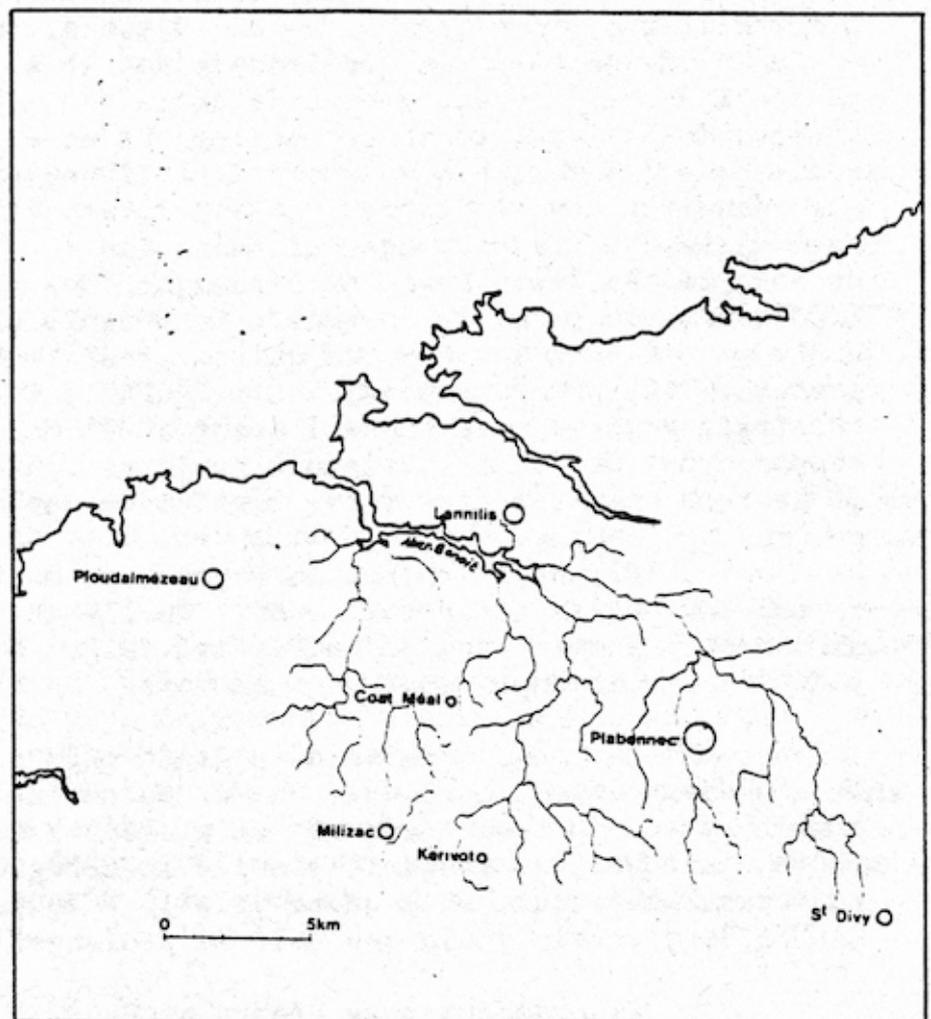
Une rivière du Léon : l'Aber Benoit

Pour un géographe le nom "Aber" a une signification bien précise : ce nom breton désigne un estuaire que la mer a envahi à la faveur d'un relèvement du niveau de base ; au Portugal ce sont des rias .

Abers et Rias sont des vallées fluviales ennoyées à la différence des Fjords de Norvège qui, eux sont des vallées glaciaires très profondes et aux versants très abrupts.

L'Aber-Benoit auquel nous consacrons cette étude, comme son fleuve jumeau et parallèle, l'Aber-Wrac'h, suit une direction N.O. - S.E. correspondant à des failles anciennes datant du plissement alpin (ère tertiaire). A cette époque la pénéplaine hercynienne formée de roches dures non malléables s'est fracturée favorisant ainsi l'installation des vallées actuelles .

Sur la carte, on remarque que la nature des roches n'a aucune incidence sur la direction N.O.-S.E. du cours de l'Aber-Benoit. Celui-ci s'est surimposé en suivant les failles; seules les roches plus tendres (micaschistes) ont permis l'élargissement du Talweg (fond de la vallée) par exemple à Locmajan ou à Trouz-ar-c'Haut (au Roual en Lannilis). Ailleurs, les granits granulites, diorites et gneiss ont bien résisté créant un relief "en creux" par rapport au plateau léonard. Les variations du niveau de base (de la mer) au tertiaire et au quaternaire ont favorisé successivement le creusement de la vallée de l'Aber-Benoit puis son ennoyage. La marée remonte actuellement l'Aber-Benoit jusqu'au Moulin du Châtel et l'Aber-Benouhic jusqu'au Moulin de Tariec. L'estuaire a pris le nom du cours d'eau principal.



Les caractéristiques de l'Aber Benoit.

Le bassin de l'Aber-Benoit se compose de deux parties bien distinctes:

- 1) L'estuaire ou Aber long de 12 kilomètres environ
- 2) Le réseau de rivières qui se jettent dans ce vaste estuaire :

.Sur la rive droite :

- L'Aber-Benoit ou Leuham, cours principal (source de St-Divy) grossi du Mendy (Plabennec) avec un cours de 18 kilomètres,
- le ruisseau de Kerueur
- le ruisseau de St Sébastien grossi du Douric qui conflue à Trouz-Arc'haut,
- le ruisseau de Lothunou
- le ruisseau de Penhoat

.Sur la rive gauche :

- l'Aber-Benouhic ou rivière de Bourg-Blanc né à Kerivot en Milizac,
- l'Ascoët ou rivière de Coat Méal
- le Trémoubian grossi du Garo au Lanner en Milizac

La superficie totale du Bassin versant de l'Aber-Benoit est d'environ 240 Kms², soit :

- 80 kms² pour l'Aber-Benoit,
- 70 kms² pour l'Aber-Benouhic
- 70 kms² pour le Trémobian
- 13 kms² pour l'Ascoët
- et 10 kms² la bande littorale .

La vallée est plus étalée et moins creusée que celle de l'Aber-Wrac'h dont elle était, d'après les lignes bathymétriques de moins 50 mètres, un des principaux affluents avant la dernière transgression marine.

L'importance de la vallée, même en amont de l'estuaire, est sans rapport avec la modestie des rivières actuelles (au total 30 Kms de longueur pour l'Aber-Benoit). Les sources actuelles se situent sur une ligne des 100/130 mètres allant de Guilers à Trémaouezan, écharpe de terrains humides plus ou moins marécageux comme le célèbre Land Gazel où naît l'Aber-Wrac'h ; là se situe la ligne de partage des eaux avec le bassin de l'Elorn et de ses affluents (Penfeld par exemple).

Les fleuves léonards ont été tronqués par l'effondrement du bassin de l'Elorn qui leur est postérieur ; jusque-là ils étaient beaucoup plus importants, ce qui explique ces belles vallées au fond alluvial vaste contrastant avec les versants aux pentes boisées.

L'Aber-Benoit de mon enfance

Cette belle rivière, je la connais bien ; depuis un demi-siècle, elle fait intimement partie de ma vie comme de celle de tous ses riverains. Petite fille de Kerueur, à 500 mètres à peine du fond de l'estuaire au moulin de Châtel, l'Aber-Benoit joue un rôle de premier plan dans les souvenirs de ma famille.

Le récit le plus lointain remonte à plus d'un siècle . Mon grand-père était né en 1840 au Moulin de Châtel dans une chaumière, fils d'un tailleur de meules de moulin. Il racontait à sa nombreuse nichée sa peur des loups qui hantaient alors les abords de la rivière, beaucoup plus boisés et moins défrichés qu'à notre époque.

Pour moi , ce sont les jeudis passés à courir en toute saison le long des anses abritées du Moulin de Châtel, en passant par Kerdalzou, Toullogot (trou de la souris), Toul-al-louarn (trou du renard) qui me restent en mémoire.

Au printemps, nous descendions les "rus" de Kerveur ou de Trouz-ar-c'haut (Bruit d'argent) qui cascadaient au milieu des chemins creux, parés d'ajoncs somptueux et parfumés, de violettes sauvages couleur parme mais sans parfum , de "bouquets de lait" que nous croquions avec délice ainsi que les tiges d'oseille nouvelle.

Parfois à Kerveur, par beau temps, les lavandières décidaient de faire la grande toilette de la fontaine et du lavoir. C'était la fête ! Les opérations se passaient dans la bonne humeur malgré les glissades sur les dalles "savonnées" du fond du lavoir . Quel bonheur de voir sauter les grenouilles apeurées et frétiller les anguilles égarées dans ce cul de sac et qui finissaient en délicieuses fritures ! .

Et l'été, nous dévalions les chemins creux de Kerdalzou et de Porz -ar-Bagou vers notre "plage herbeuse" du Moulin du Châtel ; là, nous attendions le flot de la marée que nous guettions en amont du pont actuel du Moulin du Châtel. "Elle arrive" ! l'eau tiède emplissait tout le lit et c'était l'heure de joyeuses baignades, la course pour traverser, en nageant vers l'autre rive -au moins 50 mètres- ! De nombreux lannilisiens se rappellent encore, j'en suis sûre, les après-midis ensoleillés de leur enfance à "Tréglonou...". Là se nouaient des amitiés dans une atmosphère familiale oubliée aujourd'hui.

Il ne faut pas omettre les plaisirs de la pêche et surtout les savoureuses crevettes grises et les plies ou les soles dont nous nous régálions pendant ces belles grandes vacances ; car nous bougions peu alors, ne disposant que de bicyclettes et pendant la guerre les plages du littoral étaient occupées. Cette stabilité nous a permis de nous attacher à cet Aber-Benoit qui mérite si bien son nom (en breton Aber Beniguet) . Cette eau bienfaisante accueillait les vaches qui, comme les enfants en vacances, paressaient au soleil sur les herbes de présalé des schorres de Kerdalzou ; à la marée montante, au coeur de l'été, j'ai souvent vu les troupeaux revenir à la nage chassés par le flux. Les chevaux se baignaient volontiers en compagnie de leurs jeunes propriétaires pour laver la poussière des journées de moisson .

Je pourrais vous en dire encore long de ce temps passé mais l'Aber-Benoit est toujours là et son histoire, comme la nôtre se poursuit et évolue .

L'Aber-Benoit aujourd'hui

L'Aber-Benoit pour son bassin, constitue une source importante de richesses.

Qui ne connaît les célèbres "Belons" de Prat-ar-c'houm et Pors-ar-Vilin en Saint-Pabu, ces Belons qui, aux belles années de l'après-guerre étaient servies au menu des Goncourt que présidait alors la grande Colette si friande des fruits de mer de Bretagne.

Depuis bien des événements ont eu lieu : les huîtres plates ont été victimes d'abord d'un parasite, puis des diverses pollutions inhérentes au "progrès" : pollution agricole (nitrates, pesticides), pollution chimique (agro-alimentaire ou industrielle), pollution du trop célèbre "Amoco-Cadiz" en 1978.

Le bassin de l'Aber-Benoit a souffert de cette évolution mal adaptée au milieu naturel sans doute en partie par ignorance: "l'homme est un apprenti sorcier" dit-on, la formule s'applique bien aux léonards de l'Aber-Benoit !

. Actuellement, deux rivières sont classées en "bon état" (hormis la pollution agricole) : le Trémobian et l'Ascoët,
. Les deux autres rivières "Aber-Benoit" et "Aber-Bénouhic" sont malades à leur arrivée à l'estuaire

- L'Aber-Bénouhic est rendu malade depuis 1964 par la Société Industrielle Laitière du Léon (Sill) : la "Sill" a fait des efforts mais devrait encore améliorer l'épuration de ses eaux résiduelles. Elle a cependant réalisé une passe à poissons ;

- L'Aber-Benoit avec la "Satia" (usine de traitement de goémons) connaît la plus grosse pollution du Finistère . Depuis 1967, existe un "bouchon chimique" sur les 2 derniers kilomètres avant le Moulin de Châtel. L'arrêté préfectoral du 4 AOUT 1981 qui définit les normes de rejet est totalement méconnu par l'industriel.

Après l'intervention d'"Eau et Rivières de Bretagne", des ostréiculteurs, de T.O.S. et de la commune de Landéda, l'industriel a été mis en demeure par arrêté du 11 OCTOBRE 1984 de se conformer au 1er arrêté à échéance du 1er Juillet 1985 : à cette date, rien n'a été fait ! . Nouvelles interventions. Le Préfet a mis en demeure par arrêté préfectoral du 14 Mai 1986 l'industriel de réaliser une étude de fonctionnement de sa station d'épuration.

C'est une désolation entre le Moulin de Garéna et le Moulin Neuf de constater l'imprégnation de la colline par ces jus nauséabonds, véritables repoussoirs pour les promeneurs... et les pêcheurs!

Le principal problème réside dans la quantité d'algues traitées à la Satia ; en effet, l'usine de Pleubian a été fermée et son tonnage a été réparti entre l'usine Satia de Lannilis et celle de Landerneau ; or la station d'épuration existante est d'une part insuffisante, d'autre part très coûteuse à transformer ; et ceci d'autant plus que l'usine traite non plus des algues sèches comme à l'origine, mais

des algues fraîches préalablement traitées au formol et à différents acides. -2 à 300 tonnes par jour -.

Tous ces résidus se retrouvent dans l'Aber-Benoit dont le débit n'est évidemment pas apte à diluer une pollution de cet ordre . On remarque qu'en 17 ans d'existence, cette usine a changé 4 fois de propriétaire, ce qui ne facilite pas une action suivie.

Cette pollution est cependant formellement condamnée par la loi du 3 Janvier 1986 dont l'article 14 chapitre 2 précise l'interdiction de polluer le littoral et les ruisseaux de manière à ne pas détruire ni altérer la faune.

Un recours judiciaire a été déposé par le syndicat des ostréiculteurs et conchyliculteurs des Abers dont le Président est Monsieur Hansen de Pors-ar-Villin en Saint Pabu

Les activités aquacoles sont très importantes: les ostréiculteurs sont fixés dans l'estuaire (Hansen, Madec, SA Bescond Frères...) sur environ 30 ha. A cela s'ajoutent depuis 3 ou 4 ans, 7 à 8 ha ensemencés en palourdes au Brouënnou. La condition de leur survie et de leur prospérité est directement liée à la qualité de l'eau de l'Aber-Benoit .

L'association "Eau et Rivières de Bretagne" a adopté le principe d'une action judiciaire devant le Tribunal de Brest pour faire respecter la loi par délibération du 22 Juin 1986.

Une autre menace est le problème des ordures ménagères. Après l'affaire de Lanveur qui s'est soldée par une victoire des Associations devant le Tribunal Administratif de Rennes, un nouveau projet par le Sivom de Plabennec à Kerbreden sur le cours moyen de la rivière de Plouvien, menace encore l'Aber-Benoit. On souhaiterait que le Sivom adopte une solution définitive qui tendrait à valoriser les ordures ménagères .

Malgré ces questions graves, il ne faut pas se décourager. Des associations , des prises de conscience chaque jour plus nombreuses nous soutiennent dans notre action;

- Depuis 4 ans, l'Aber-Bénouhic est nettoyée par les amis de St-Urfold, l'A.P.P. locale et "Eau et Rivières de Bretagne".
- L'Aber-Benoit est en cours de nettoyage par l'association "Les Abers", "Eau et Rivières de Bretagne", des T.U.C. en 1985 et 1986 et des bénévoles ,
- L'association de St-Urfold a sauvé des fontaines, des lavoirs, des chemins creux, au Leuhan en Plabennec,
- Au Drennec, sous l'impulsion du Président François JESTIN, une chapelle abandonnée depuis 1926 a été remise en état près de l'Aber-Benoit .

Les efforts sont payants ! Après la suppression des rejets de lisier par Gavelpor (Jugement du Tribunal de Police de Brest du 28 Janvier 1985), les poissons réapparaissent.

Il ne faut pas oublier que les rivières de l'Aber-Benoit sont classées rivières à saumons et à truites !

Malgré de nombreux obstacles, l'Aber-Benoit doit recouvrer la qualité de ses eaux pour que l'activité économique de la vallée ne soit pas constamment menacée (pisciculture, tourisme, conchyliculture...).

Le bassin de l'Aber-Benoit est classé site pittoresque dans sa partie "Aber". En remontant les rivières, nous rencontrons encore de nombreux moulins dont certains convertis en piscicultures à truites entre autres celle de Monsieur Abiven en Plouvien qui nous aide à la remise en état du bassin.

On compte 45 moulins sur l'Aber-Benoit seule, et sur le seul territoire de Plouvien, environ 40 moulins, qui donnaient tant de vie à ces rivières .

Notons enfin, que la préhistoire est présente dans l'estuaire de l'Aber-Benoit (Cairn de l'île Guennioc) et que la S.E.P.N.B. gère une importante réserve naturelle à l'île Trévor (goëlands cendrés, sternes Pierre garins ou hirondelles de mer et sternes caugeks).

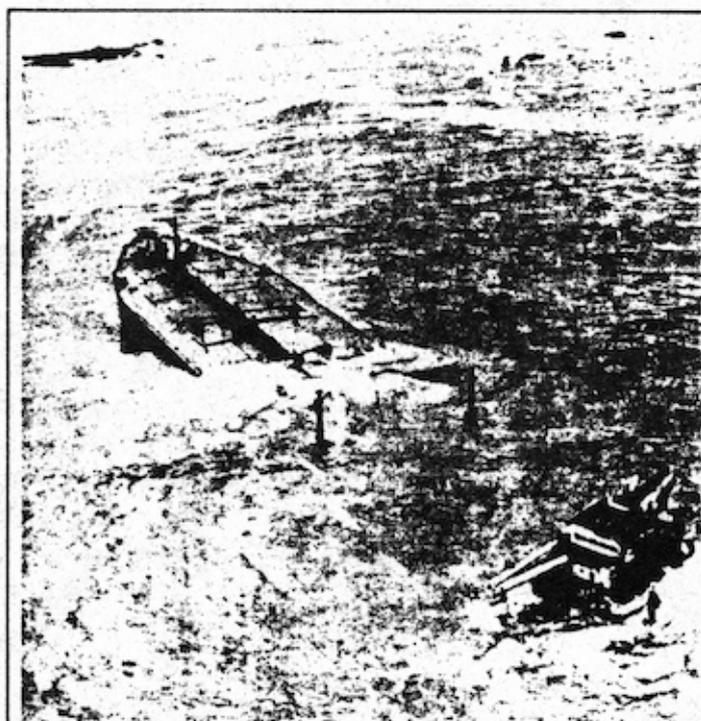
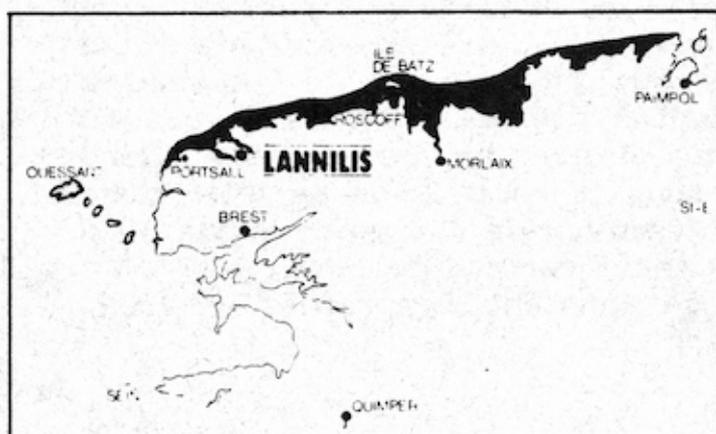
-Article rédigé par Marie-Louise STEPHANT avec le concours de Raymond LEOST -

Nous remercions Madame STEPHAN pour nous avoir autorisés à publier son article paru dans la revue "EAU ET RIVIERES" (N° 58) que nous remercions également.



Ce jour là...

17 Mars 1978



LA VALLEE DES MOULINS

DE SAINT-ANTOINE A L'ABER-WRAC'H

René Georgelin dans son article "les noms de lieux à Landéda" paru sur les cahiers de Landéda N° 6 de JUIN 1985 signalait Pen Ar Stang (le haut de l'étang).

En 1789, on comptait deux moulins sur le ruisseau de Troménec, l'un dit de Carman tenu par Jacques Saliou, l'autre celui de Saint-Antoine à Hervé Bellour. Yves Kerboul vient de me préciser qu'il en a connu cinq : Troménec, Kersené, Carman et deux à Saint-Antoine".

A mon tour, j'ai essayé de retrouver la trace de ces cinq moulins. Un seul existe encore, mais il n'y a plus de roue visible.

Je reprends la citation de la première page du courrier du Léon N° 2094 du 27 DECEMBRE 1986 "Le temps à l'image d'une roue de moulin qui tourne et qui transmet son énergie à bien d'autres roues et mécanismes créateurs". La création continue en faisant revivre notre passé, en partant à pied du haut de l'étang. A Pen Ar Stang, nous avons été reçu par les propriétaires, Monsieur et Madame Philippe et Madame Sylviane Allard. Il existe dans le sous-sol, un massif en pierres ayant supporté l'axe de la meule du moulin. Une date 1817 est gravée dans une autre pierre. Ce moulin devait dépendre du Château de Troménec. En descendant vers Kersené, nous avons découvert les traces du moulin qui devait dépendre du manoir de Kersené. Il y a encore les vestiges du sentier qui monte vers le manoir. Un petit lavoir en contre-bas de la route est situé dessous le moulin. Nous avons été reçu le 7 DECEMBRE 1986 par Madame Veuve Ambroisine APRIOU, née SALOU qui est née dans ce moulin en 1905. C'est la mère de notre sympathique postière Gisèle. "Nous habitions une grande pièce avec une séparation centrale. L'eau passait sous la maison. Un morceau de roue du moulin existait encore mais mon père nous interdisait d'aller jouer dessus car c'était dangereux".

En descendant avant le café "AN DISKENN", nous avons retrouvé une ruine qui au dire de Monsieur Jean PALLIER devait être le moulin de François JACOB dit Fench ar bleud. Ce même personnage possédait un deuxième moulin à Saint-Antoine et transportait des touristes avec sa diligence sur BREST jusqu'en 1897. La diligence était dans la maison de Madame Philo MAZE, et son deuxième moulin tout à côté. En effet, Madame LE HIR (Marie de l'Eco) a fait construire la villa La Roseraie à l'emplacement de ce moulin. La petite cascade a été aménagée et l'eau tombe dans un petit lavoir. L'écoulement se fait sous la maison et une grande fosse correspondant à l'emplacement de la roue du moulin a été comblée. A signaler la belle pierre phallique posée au bord du lavoir. L'eau de ce lavoir passait sous la route pour se jeter dans l'étang de Saint-Antoine où nous allons découvrir le cinquième moulin. Ce moulin est représenté sur des anciennes cartes postales de 1925. Monsieur Guy MARC de Saint-Antoine se souvient des ruines en 1926.

Dans l'ouvrage de Louis LE GUENNEC "Choses et gens de Bretagne" ce moulin est cité comme moulin à mer. Nous remercions au passage Monsieur Antoine De La Verhne, architecte à PARIS, qui termine une étude importante sur les moulins à mer en Bretagne en vue de publier un ouvrage. Notre moulin au bord de l'eau sur la parcelle C 381 s'appelle "MILIN NEVEZ" appartenant à BOLORE Jean en 1843 et l'étang où se trouve l'usine parcelle C 380 appelée LEIN MILIN NEVEZ appartenant de 1958 à 1961 à la société civile de Société Immobilière à l'Aber-Wrac'h, ensuite SOFRAD - SACAL- CECA et Société Civile Immobilière avec mon ami Jean François BESCOND. Sur l'acte de vente de 1975, nous retrouvons le moulin de JACOB dans les conditions particulières littéralement rapportées.

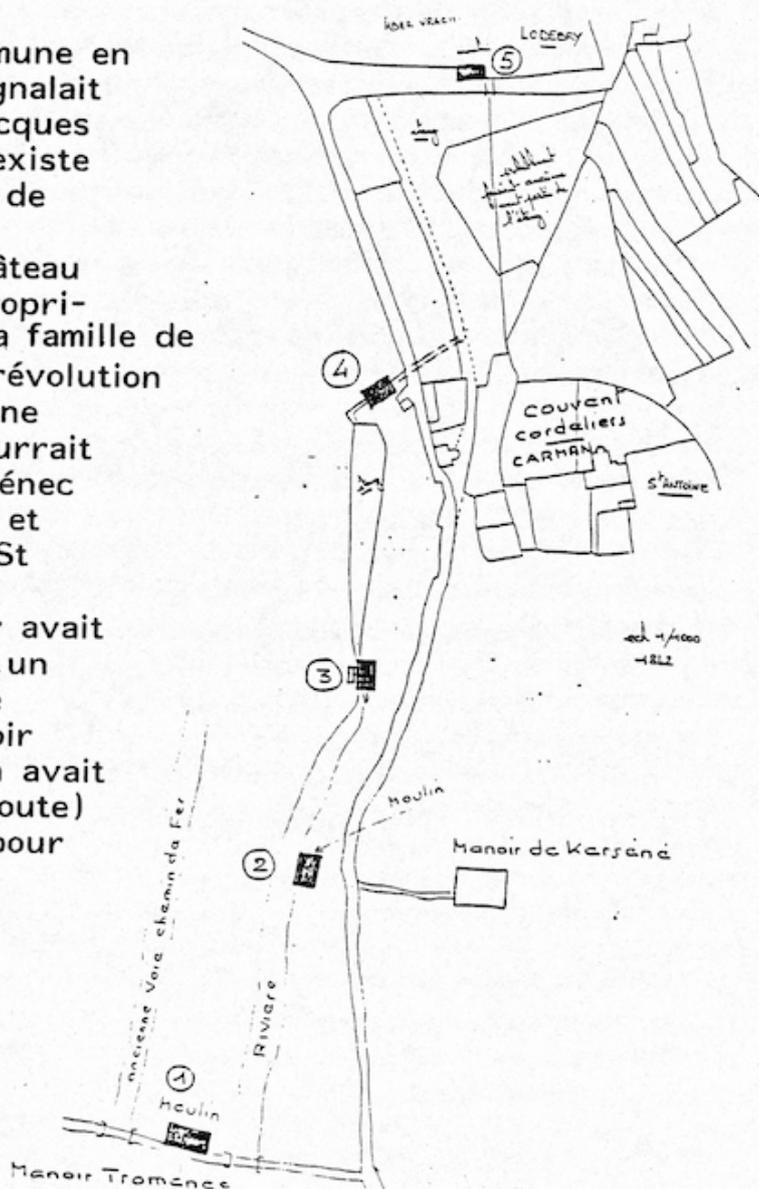
"Le vendeur se réserve tous les droits au cours d'eau prenant naissance à Tromenec tombant sous la voie ferrée de Lannilis à l'Aber-Wrac'h qu'il traverse pour arriver à l'ancien étang de la propriété de Saint-Antoine, aujourd'hui converti en prairie, de laquelle prairie des eaux tombent en cascade alimentant le lavoir de Madame Veuve JACOB ou représentant. Elles continuent ensuite leur cours passant par un aqueduc sous la route de l'Aber-Wrac'h pour aboutir à l'usine et se jeter ensuite à la mer"...

Voilà nos cinq moulins retrouvés.

Lors de son passage sur la commune en Mars 1979 M. l'Abbé CASTEL signalait "Moulin de Carman" tenu par Jacques SALOU Le lieu dit CARMAN n'existe pas sur la commune, le Château de Carman se situait à Kernilis. Il pourrait s'agir du Moulin du Château de Troménec dont les anciens propriétaires avaient des liens avec la famille de Carman ou Kermavan. Avant la révolution est signalé le moulin de St Antoine tenu par Hervé BELLOUR. Il pourrait s'agir du second moulin de Troménec figurant sur le cadastre de 1841 et situé à proximité du Hameau de St Antoine".

Nous pensons aussi qu'un manoir avait souvent un moulin, une fontaine, un lavoir. Autour de la Fontaine de St Antoine devait exister le Manoir du Marquisat de Kerman (Carman avait un moulin de l'autre côté de la route) Encore beaucoup de recherches pour faire revivre les moulins de la Vallée de St Antoine.

René LE VERGE
JANVIER 1987



UNE EPIDEMIE DE VARIOLE A LANDEDA

Le Professeur A.M. Dizerbo, qui m'aide dans mes recherches sur LANDEDA, m'a communiqué un second article, paru dans la dépêche de Brest vers 1922, de son grand-père, originaire de notre commune . Le Préfet du Finistère avait adressé aux maires une circulaire pour les inviter à rappeler aux habitants l'obligation qui leur était faite de se faire vacciner contre la variole. François Dizerbo, dans cet article, rappelle des souvenirs vieux de plus de cinquante ans. Je donne d'abord son texte, que je commenterai ensuite au vu du registre des décès de 1869 et je parlerai un peu de notre Recteur de l'époque M. COHANEK, chanoine honoraire, ancien Principal du Collège municipal de Lesneven.

"... En l'année 1869, une terrible épidémie de variole décima la population de Landéda qui ressembla, pendant plusieurs mois, à un vaste hôpital. Le premier cas fut, dit-on, constaté sur une personne qui avait été à Brest soigner les varioleux. La maladie s'étendit rapidement par contagion, fauchant surtout ceux qui n'avaient pas été vaccinés et malheureusement ils étaient très nombreux.

Que faire pour enrayer au plus vite cette épidémie qui trouvait un terrain favorable parmi une population très dense, logée dans de petites chaumières et ne pouvant ainsi suivre les règles prescrites par l'hygiène ? Aucun médecin ne résidait dans la commune ; seuls les riches, qui étaient peu nombreux, faisaient venir de la ville voisine, le médecin ou l'officier de santé ; quant aux autres, ils appelaient la bonne et dévouée supérieure de l'hospice municipal (1). Mais Landéda avait en revanche, depuis quelques mois, pour recteur l'abbé Cohanec, ancien principal de collège et doué d'une intelligence supérieure ; c'était de plus un prêtre distingué, réputé par sa générosité, sa bonté et son dévouement . Son coeur saigne à la vue du fléau qui frappe ses paroissiens ; il veut le combattre et le vaincre . Un matin, il fait atteler son tilbury (2) et se met en route sur Brest et va tout droit à la Préfecture maritime. Le Préfet, qui avait pour lui beaucoup d'estime, s'empressa de le recevoir (3)...

(1) Dans mon enfance, ce rôle incombait à Soeur Saint-Cézaire, demeurée sur place après la suppression de l'école communale des soeurs, en 1912. J'ai eu l'honneur, avec mon ami Louis Pellen, d'être de la dernière série de garçons à suivre la classe enfantine : je reviendrai sur ce point.

(2) Chaque presbytère, à l'époque, avait cheval et voiture. L'écurie subsiste toujours chez nous, à gauche du grand portail. Un gars de campagne venait vivre comme garçon pour y apprendre les bonnes manières: j'ai connu successivement Saig ar C'hloher, avant 1914, puis Jean Galliou de Lannilis.

(3) Les traditions continuent : mercredi dernier, n'avez-vous pas vu à la tribune officielle du terrain des sports, notre adjointe au Maire, Geneviève Kéraudy, ayant à sa gauche le Préfet Maritime et à sa droite le Recteur de Landéda ?

- "Amiral, dit l'Abbé, je suis très anxieux ; permettez-moi de vous poser une question . Que feriez-vous si je vous disais qu'en ce moment un grand navire est en perdition et demande à être secouru ?

- Je lui enverrais des secours immédiatement!

- Je vous prends au mot, Amiral. Une commune, peuplée en grande partie de marins, se trouve dans le plus grand danger. Elle compte actuellement des centaines de varioleux à qui manquent des soins médicaux. Donnez-moi un médecin de marine et permettez qu'il reste à LANDEDA jusqu'à la disparition de l'épidémie ...

L'Abbé Cohanec rentra le soir même à LANDEDA accompagné du docteur Vouvray, médecin de 1^{ère} classe de la Marine. Le docteur logeait et mangeait au presbytère ; il parcourait chaque jour la commune dans tous les sens, accompagné du grand enfant de chœur (1) ou de la supérieure de l'hospice, ses conducteurs et interprètes. M. Le Recteur avait également mis son cheval et sa voiture à la disposition du médecin. Des produits pharmaceutiques en quantité suffisante, furent achetés et confiés à la garde des soeurs de l'hospice qui les distribuaient d'après les prescriptions du docteur . Non seulement le médecin visitait les malades, mais il se mit aussi à vacciner et à revacciner les personnes qui n'étaient pas encore atteintes par la maladie. Il était secondé, dans ces opérations, par une jeune sage-femme qui venait de s'établir dans la commune .

Grâce à toutes ces mesures, l'épidémie entra bientôt dans la période de décroissance et sans tarder, disparut complètement. Mais les victimes en furent relativement nombreuses ; les misères à soulager étaient grandes et mirent à rude épreuve la grande générosité de l'Abbé Cohanec.

Le docteur Vouvray rallia BREST, emportant la grande reconnaissance des habitants de LANDEDA".

Il ne semble pas que F. Dizerbo ait fait un tableau exagérément sombre de cette épidémie. Les registres de décès donnent pour la décade 1865- 1874, en enlevant l'année 1869, 546 décès , soit en moyenne 60 morts par an . Mais pour 1869, on en compte 94.

L'année avait débuté normalement : 5 décès en Mai, autant en Juin, rien en Juillet, 3 en Août, mais 18 en Septembre, 16 en Octobre, 16 en Novembre, 17 en Décembre, 6 en Janvier 70, 4 en Février, 8 en Mars, période d'automne et d'hiver ...

Quant au mal, il frappe en premier lieu les jeunes: parmi les 18 décédés de Septembre : 8 enfants de moins de 10 ans, 6 femmes de 28 à 35 ans, 4 hommes de 18 à 26 ans, pour les 16 morts d'Octobre, à part un douanier en retraite décédé à 73 ans, on compte 7 enfants , 6 femmes de 17 à 40 ans, 2 hommes de 21 à 28 ans. Aux médecins d'en tirer les conclusions. Signalons enfin que le 9 Janvier décédait à l'âge de 26 ans, soeur Marie de Mathieu, directrice de l'école des filles, qui à l'époque s'intégrait dans l'hospice.

(1) - Qui n'était autre que F. Dizerbo lui-même. C'est pour cela qu'il a pu, pour l'avoir entendu raconter plusieurs fois, retenir si bien les propos échangés entre l'Amiral et le Recteur.

Revenons maintenant vers M. COHANEC.

Né à ROSCOFF en 1819, il se voue, aussitôt son ordination, à l'enseignement, professe au collège de St Pol, occupe la chaire de philosophie à Lesneven en 1848 et est nommé sur place au poste de principal à l'âge de 38 ans . Je dis principal et non supérieur: St Pol et Lesneven étaient alors des collèges municipaux (et le restèrent jusqu'en 1914), comme les collèges de Brest et de Morlaix. Mais une convention, agréée par l'Université, voulait qu'à St Pol et à Lesneven, le principal et les professeurs de rhétorique et de philosophie fussent obligatoirement des ecclésiastiques, les autres maîtres étant, soit des prêtres, soit des civils détachés par l'Académie, qui n'hésitait pas à désigner certains "mauvais sujets" comme Gustave Hervé, anarchiste notoire converti au plus pur patriotisme en 1914 et futur rédacteur en chef du journal "La Victoire" . Evidemment , cela les agaçait, ces civils, d'avoir à débiter leurs cours par la récitation obligatoire du "Veni Sancte Spiritus", mais ils ne dédaignaient pas faire la partie de boules avec leurs collègues en soutane et ils appréciaient la table du principal les jours de fête, autant que la succulente pension de l'hôtel de France... Sur ces vingt maîtres , ces deux cents élèves divisés en deux groupes -les pensionnaires qui recevaient le gîte et le couvert, et les chambriers (1) qui vivaient au collège mais se nourrissaient des vivres que leur apportaient leurs parents les jours de marché-

Sur ce petit monde, donc, régnait M. Cohanec. Il avait des titres . Le Recteur d'Académie le note "expérimenté dans l'enseignement des sciences comme dans celui des lettres ; la langue anglaise lui est aussi familière que les langues bretonne et française, il a de solides connaissances en allemand. Et cette réputation de savoir s'ajoute chez lui à la distinction des manières et de l'extérieur".

Francisque Sarcey, dont le nom a fait son chemin dans la littérature française, raconte comment il fut reçu, jeune professeur, par M. Cohanec, devant un bon verre de Madère (épave sans doute); il fut séduit par sa rondeur et sa jovialité : " C'était un homme de haute stature, taillé en hercule, mais aussi un prêtre fort instruit, dont la conversation était très agréable, l'esprit fin et orné " ...

(1) Les chambriers, appelés encore "paotred ar C'hatriem", les gâs de quatrième, des ruraux qui venaient à Lesneven prendre un complément de formation et s'en retournaient chez eux, après leur quatrième, sachant lire le latin, devenaient les notables de leur paroisse, et traitaient plus tard d'égal à égal avec les médecins, les notaires, les vicaires dont ils avaient été les condisciples.

NOTA : cet article reprend les articles parus dans les BIM du 29 AOUT au 19 SEPTEMBRE 1976.

Je ne puis m'empêcher de citer encore le portrait que fait de lui son ancien élève, futur "régent" de Seconde, l'Abbé Alphonse Colin (1) : "sous des dehors un peu autoritaires, c'était un homme excessivement bon, se faisant remarquer par sa finesse d'esprit, ses manières aristocratiques, son langage distingué. Il avait la taille haute et svelte, les traits d'une correction parfaite ; le son si agréable de sa voix en faisait pour tout le monde un être des plus sympathiques et des plus en vue. Adoré de tous ses élèves, rien ne manquait ; feux d'artifice, retraite aux flambeaux, pour marquer dignement la Saint-Jean, patron du Principal. Officier d'Académie, prêtre savant, il était toujours au courant des questions qui se traitaient chez les rois de la pensée" .

Enseigner, éduquer, c'est bien. Mais il faut aussi administrer, se battre avec l'Académie sur le choix des professeurs civils (2), avec l'Evêché qui gardait ses meilleurs maîtres pour son petit Séminaire de Pont-Croix ; se battre encore avec la ville pour qui le Collège, bien plus au service des jeunes des environs, qu'à celui des enfants de Lesneven était une lourde charge. Vie sédentaire, tracassière, pénible pour un homme aussi actif qui se déclare dégoûté d'une position marquée par "l'inintelligence de cette ville incarnée dans son Conseil Municipal " ...

(1) J'ai connu, enfant, l'Abbé Alphonse Colin, qui, chaque année venait se reposer au presbytère de Landéda et y revivre le souvenir de son ancien maître. Il était très pieux, portait les cheveux longs, comme l'évêque de l'époque, S.E. Mgr Duparc. Il était très aimable, un peu précieux dans son langage comme dans son accent académique, et nous parlait, à mon frère et à moi, héberlués, en vers.

Dans un de ses livres "Les Etapes d'une vocation", bradé à toutes les distributions de prix, nous retrouvions alors cette poésie intitulée le chant du pâtre :

"Guillaume, Pierre et moi, nous gravissons ensemble
Le chemin qui conduit à Croaz-Huella...
Quant d'un champ, tout à coup, ainsi que d'une cage
Une voix qui gazouille et n'offre rien de vain
Une chanson d'enfant, un cantique de pâtre...
... Or, le pâtre disait "Je suis de Landéda
Oui da
Et mon âme jeunette
Larirette
Jamais ne pleurera...
Larira " .

Ceci devait se passer vers 1895. Guillaume et Pierre, collégiens de Lesneven étaient les fils de M. Herry, l'ancien instituteur, puis secrétaire de mairie. Guillaume Herry compta trois prêtres parmi ses enfants. J'ai assisté à Bordeaux à une messe concélébrée par les trois frères .

(2) Gustave Hervé avait parlé au cours d'histoire des "hallucinations" de Jeanne d'Arc et présenté au choix de ses élèves deux thèses sur la vie du Christ, celle des Evangiles et celle de Renan

René GEORGELIN

LANDEDA SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET



LOUIS-PHILIPPE.

On appelle MONARCHIE DE JUILLET, le gouvernement issu de la Révolution des 27, 28, 29 JUILLET 1830 (les trois Glorieuses) qui chassa Charles X et à la suite de laquelle monta sur le trône Louis-Philippe qui régna jusqu'en 1848

1- TEMOIGNAGES

Avant d'entrer plus en détail dans la vie de LANDEDA entre 1830 et 1848, nous emprunterons à Jean-François BROUSMICHE la description qu'il fait de la commune dans son ouvrage "Voyage dans le Finistère en 1829, 1830, 1831".

Né à BREST le 9 Juin 1784, il devint employé des Contributions directes et à ce titre, chargé d'évaluer les biens, d'apprécier les valeurs locatives et de calculer les bases d'imposition. Il en profite pour observer le pays, les habitants, les activités. Et s'il écrit sobrement, on trouve chez lui de belles pages traduisant un certain romantisme. Nous en avons un bel exemple ici.

"Pour se rendre de Lannilis à Landéda, il convient de prendre le chemin vicinal qui conduit à ce dernier bourg ; on s'aperçoit à une demi-lieue de distance, au mauvais état de ce chemin, que l'on abandonne la commune de Lannilis.

Ici, tout change d'aspect. Excepté la terre de Troménec, vous ne verrez plus d'arbres ; en avançant même vers la côte, plus de haies sur les fossés qui sont seulement couverts d'ajoncs épineux. Mais, en revanche, d'immenses plaines connues sous le nom de Méchou ou Mézou se déploient, couvertes de nombreux produits d'une culture riche et variée. Là, le lin montre sa fleur légère et azurée, les bleds (blés) jaunissants courbent leurs têtes sous le poids des épis, le panais, la pomme de terre, le trèfle, le navet, les pois, les fèves croissent entre les sillons ; là, le chou cavalier sépare les parcelles nombreuses dont se compose le Méchou, parcelles toutes productives qui jamais ne reposent et doivent leur étonnante fécondité à un sol profond continuellement tourmenté par le robuste agriculteur, aux engrais marins que lui procurent les flots, au goémon ou varech que la mer lui conduit sur les grèves ou qu'il arrache aux rochers.

Il faut s'arrêter un moment dans les allées de Troménec pour voir sous les arbres touffus qui entourent l'habitation comme une ceinture, qui la couvrent d'un dôme de verdure, la petite, mais élégante chapelle qui s'y rencontre. Une croix de Kersanton la précède. La porte ogive de cette chapelle est d'un travail très riche ainsi que les croisées de l'abside. Dans cette chapelle existe la tombe d'un Tournemine, je crois, qui fut tué en duel par un Troménec.

L'effigie du chevalier qui se trouve sur ce tombeau est d'une grossière exécution. Elle est représentée de face, et, par une bizarrerie inconcevable, les deux pieds se montrent de profil.

Dans l'église paroissiale de Landéda, il existe une autre tombe présentant la même singularité. Dans une petite chapelle située à l'angle du cimetière, on rencontre un cadavre de femme aussi intact que les momies égyptiennes les mieux conservées.

Le hâvre de l'Aber-Wrac'h est situé à l'entrée de la rivière de ce nom. Il est défendu par le fort Cesson, placé à la pointe extrême de Brouennou, commune jadis, réunie maintenant à Landéda. Ce hâvre est un des points de relâche à l'ouverture de la Manche, relâche sûre au sein des nombreux rochers qui surgissent près de la côte; souvent on y voit 200 navires qui sont venus y chercher un abri; des frégates même pourraient y mouiller, mais les passes sont difficiles pour les bâtiments d'un aussi fort tonnage.

Au fond du hâvre, on remarque l'ancienne abbaye des Anges, fondée jadis par un Duchâtel. L'église, maintenant sans cloches, sans décorations, n'est plus qu'un simple magasin; le couvent qui retentissait autrefois les louanges adressées à l'éternel, n'entend plus que les chants grossiers du matelot aviné; et, sous les arceaux délabrés du cloître, le ramier solitaire roucoule sa tendre plainte.

Il faut gravir, jusqu'à la maison de Belle-Vue, la montagne au pied de laquelle est bâti le château des Anges. On peut admirer de là le spectacle imposant qui s'offre aux regards : l'Océan se déroule au loin, mugissant autour des roches qu'il couvre de son écume blanchâtre; fougueux, il semble vouloir les ébranler, et ses flots qu'il précipite, viennent mourir sur la plage. Sur la surface tranquille de l'Aber-Wrac'h, les navires sont doucement bercés par la vague qui les soulève à peine, même dans la tempête, quand, au-delà du fort Cesson qui en ferme l'entrée, assailli par la tourmente, le navigateur affalé sur cette côte de fer, met en panne et fait le signal de détresse pour appeler le pilote qui peut seul l'arracher au danger qui le menace. Au loin, quelques voiles blanches traversent l'Océan, vous tremblez pour le marin audacieux, vivement, vous lui désirez un heureux voyage et vous demandez au ciel qu'il puisse aborder au rivage hospitalier.

La petite commune de Landéda possède un hôpital assez richement doté pour pouvoir entretenir et soigner les pauvres de la paroisse ainsi que les infirmes. Cet hôpital est desservi par des religieuses qui, en outre, instruisent gratuitement les jeunes filles appartenant à des parents malheureux. Il existe dans les communes rurales du département bien peu d'établissements de cette nature ; c'est une exception qui conduit à en faire la remarque.

Le "Dictionnaire de Bretagne" Tome 1 de MARTEVILLE et VARIN (Molliex, libraire-éditeur à Rennes 1843) apporte quelques précisions. On y lit :

.../...

LANDEDA ; à 10 lieues à l'Ouest/Sud-Ouest de Saint-Pol-De-Léon, son évêché (aujourd'hui QUIMPER) ; à 47 lieues et demie de Rennes, à 4 lieues un quart de Lesneven, sa subdélégation et son ressort. On y compte 1 200 communiants. La cure est présentée par l'évêque. La chapelle de Brouënnou est succursale de Landéda. Ce territoire est arrosé par deux gros bras de mer à laquelle il est contigu ; les terres en sont très bien cultivées et de bonne qualité. C'est avec la plus grande satisfaction que nous trouvons çà et là quelques paroisses dont les habitants méritent des éloges. Il est heureux d'avoir ces exemples à proposer à ceux de nos cultivateurs qui n'ont pas la même activité. Les maisons nobles de Gournelet, Mathézon, Kerganan et Troméneec se voient dans ce territoire. Ainsi que dans presque toutes les communes de la côte, les bois manquent et les arbres fruitiers sont rares. Les terres sont fertilisées par les engrais de mer . On parle le breton.

BROUENNOU ; au bord de la mer. On y compte 400 communiants; la cure se présente par l'évêque. Son territoire est excellent et bien cultivé, en partie par les femmes des habitants, qui sont fort laborieuses, et qui prennent soin de la culture des terres, tandis que leurs maris sont occupés à la pêche ou dans la marine. La Maison de Lanven (Brouënnou est actuellement en Landéda. Ordonnance royale du 3 OCTOBRE 1822.)

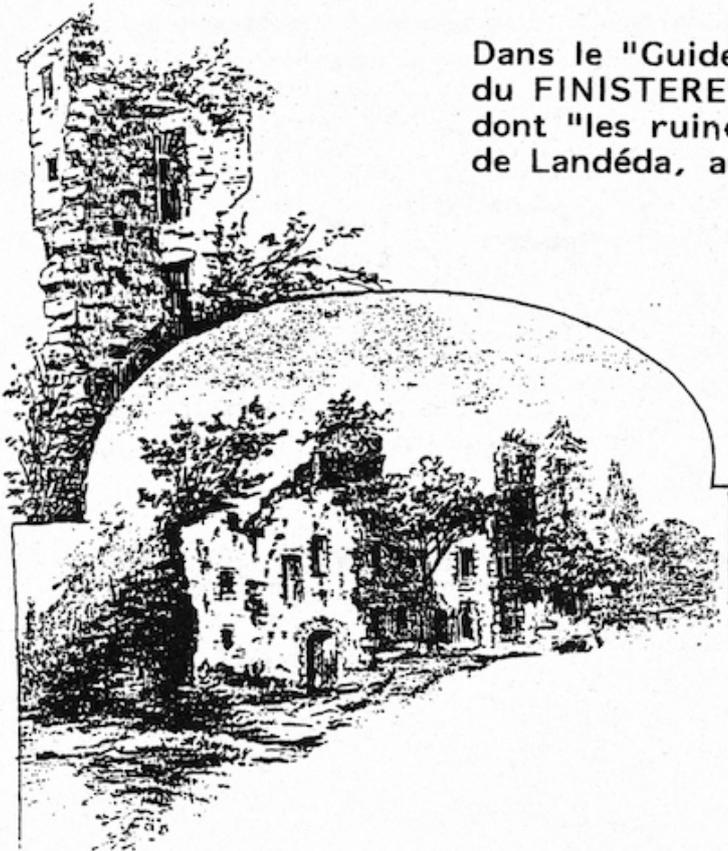
Le Chevalier de FREMINVILLE, membre de la société royale des Antiquaires, visitant Landéda retient de Landéda que "sur la colline boisée qui domine le couvent des Anges, Monsieur De Troméneec a bâti sa jolie maison à Belle Vue, d'où on découvre un horizon fort étendu que bornent les flots azurés de la Manche".

Il rapporte également que "je partis de l'Aber-Wrac'h et pris le chemin du passage de la rivière Aber Benouhic (vulgairement et improprement appelée Aber-Benoît) laquelle sépare le haut Léon du bas Léon. Un chemin coupé d'une multitude d'autres qui se croisent dans mille directions entre des fossés couverts d'ajonc me conduisit au bord de cette rivière. Elle est fort large à l'endroit où est établi le passage" (Antiquités de Bretagne.1832)

Dans le "Guide du voyageur dans le Département du FINISTERE"(1844), il revient sur Troméneec dont "les ruines existent encore à petite distance de Landéda, au bord d'un étang marécageux".

J. MICHEL

Illustration du livre "Le littoral de la France. Côtes bretonnes". Réimpression de l'édition de Paris 1886. Valentine VATTIER D'AMBROYSE.



BLEUE LA TERRE.

Bleue la Terre
Plus bleue que la mer
J'y ai semé des fleurs
Pensant récolter le bonheur
Plus bleue que le ciel
Plus doux que le miel
J'ai transformé le paysage
Ne laissant aucun nuage
Des graines magiques
Ont habillé les champs
Un tapis magnifique
S'y déroule maintenant
Transformer l'univers
Mettre le ciel à l'envers
Même l'oiseau s'est trompé
Il est venu s'y plonger
Ne m'en veux pas Dieu créateur
J'ai laissé parler mon coeur
Le peintre y a trouvé
Le bleu de sa palette oublié

Monique GUILLEMIN

Une explication à ce poème :
Des fleurs d'un bleu extraordinaire fleurissaient
en Juillet dans les champs derrière mon gîte,
ces fleurs servent d'engrais naturel.

CONTES D'ENFANTS

LA CITE DES PIEGES

Il était une fois, un roi qui se fit voler sa couronne.

Je décidai de partir la reprendre aux voleurs, je savais qu'ils habitaient la forteresse de Mampagne, et, pour y accéder je devais traverser la cité des pièges.

Je partis donc et frappai à la porte de Kharé alias la cité des pièges . On me dit d'attendre .

Je fus enfermé dans la vieille cabane.

Le lendemain, on me dit que je pouvais sortir. Je traversai Kharé et rencontrai toutes sortes d'êtres ; ils étaient tous aussi laids les uns que les autres.

Je sortis par la porte Nord et traversai les côtes des fins fonds, les grottes de la lamentation, les terres du vampire pour arriver enfin à la forteresse de Mampagne.

Là, j'entrai par-dessus le grand mur . Je rencontrai des morts vivants que je tuai avec vaillance, puis un gobeur de vase qui fut plus dur à battre.

Je récupérai la couronne et délivrai une princesse que je ne connaissais pas; elle s'appelait Aurore. A la porte de mon royaume, je fus fêté comme un héros et me mariaï avec Aurore

Valérie.

JEAN ET LE TRESOR

Il était une fois, un petit garçon nommé Jean , qui vivait dans une famille très pauvre.

Mais, un malheur s'abattit sur la région, c'était la sécheresse et ses parents avaient décidé de se débarrasser de ses frères, car ils ne pouvaient plus les nourrir.

Mais en rangeant le grenier, la veille, il avait trouvé la carte d'un trésor, et avait alors décidé de partir le chercher.

Il s'en alla, un matin, et rencontra son ami le renard Marcel qui était d'accord pour l'aider . La carte disait que le trésor se trouvait dans le château de Arlay, hanté par des fées cruelles.

Mais Jean possédait son vase magique pour l'aider .

Arrivées au château, les fées lui firent une proposition: il fallait traverser un mur de ronces sans se faire piquer. Le renard Marcel eut une idée : il creusa un terrier et ils purent traverser sans se faire piquer . Les fées, déshonorées, disparurent en un nuage de poussière et Jean revint chez lui avec le trésor. Ils n'eurent plus jamais faim et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours .

Christophe et Frédéric

VOUS RECONNAITREZ-VOUS ?



Une partie de la CLASSE 26 entourant Monsieur MORVAN, maire,
à l'occasion du cinquantenaire

JUMELAGE AMMERSCHWIHR- LANDEDA.

La classe CM1-CM2 de l'école communale Joseph SIGNOR a été accueillie le jeudi 5 février, en fin de matinée, place de l'Hôtel de Ville par Monsieur ROSE, maire et Monsieur LICHTLE premier adjoint, ainsi que par les familles des correspondants.

Chaque jour, découverte de la neige au col du Bonhomme et pratique du ski de fond, activités scolaires et visites: Ammerschwihr, caves, musée du chemin de fer (Mulhouse), ferme de montagne, fromagerie, château du Haut-Koenigsbourg.

G.MARTIN, directeur.

ACCUEIL DES ENFANTS D'AMMERSCHWIHR.

Il est envisagé du 24 au 30 Avril dans le cadre scolaire et dans la première semaine de Juillet. Les personnes désirant accueillir un enfant, un adolescent ou un adulte sont invitées à se faire connaître auprès de: M. MEVEL/98 04 96 08; C. TREGUER/98 04 96 36;

J. MICHEL/98 04 93 87.

VOYAGE A AMMERSCHWIHR.

Départ: Jeudi 30 Avril (soirée). Retour: Lundi 4 Mai (matin).

Participation à la FOIRE AUX VINS.

Visites: Caves, Colmar, château du Haut-Koenigsbourg, champ de bataille du Linge (1914-1918).

ACTIVITES DE L'AMICALE.

1. SALON DES ARTISTES LOCAUX.

Lorsque ce numéro sortira, le Salon des Artistes locaux se sera tenu pour la deuxième fois les 13 et 14 Mars.

De nombreux artistes-peintres, sculpteurs, maquettistes...-y auront exposé leurs oeuvres. Nous en reparlerons.

2. SORTIE DE PRINTEMPS.

Elle aura lieu le Dimanche 17 Mai.

Nous visiterons SAINT-MALO et le château de COMBOURG.

A l'aller: Barrage de la Rance,

Au retour: le cap FREHEL et le fort LA LATTE.

3. FOIRE A LA BROCANTE.

Elle se déroulera le Samedi 13 et le Dimanche 14 Juin dans la salle des Fêtes de l'ABER-WRAC'H.

Deux dates à retenir pour faire de cette deuxième édition un très grand succès.

4. BOURSE AUX CARTES POSTALES.

Elle se tiendra à la Mairie le Dimanche 21 Juin de 14 heures à 18 heures. Vous pourrez y faire des acquisitions mais aussi vendre ou échanger vos cartes postales.

